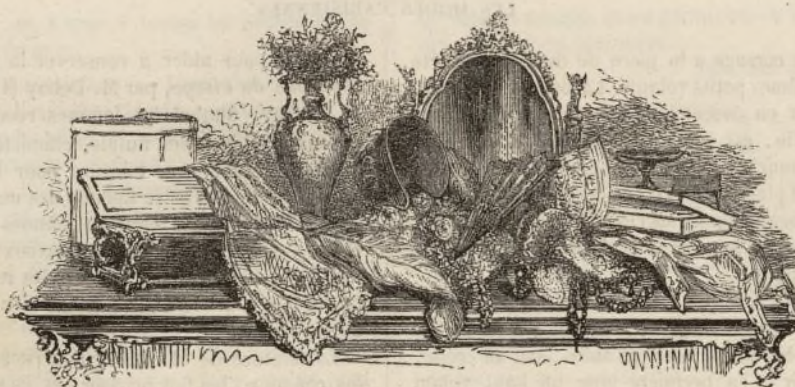




# LES MODES PARISIENNES

*Chapeau de chenille des magasins de Gueruecher, rue de Provence 5. Robes  
de velours de M.<sup>me</sup> Zuilley, de Choiseul 23. Lingerie de M.<sup>me</sup> Colas, Vivienne 5.  
Parfumeries de la Société Hygienne, rue J. J. Rousseau 5.*





## LES MODES PARISIENNES.



### AUX ABONNÉS.

*Un accident a empêché l'impression du patron que nous devions donner aujourd'hui, nous le remplacerons par une planche plus importante, dans quinze jours.*

### PRIME.

*M. Froment-Meurice ayant commencé à nous lier un certain nombre de Broches-épingles, nous les avons distribuées aux abonnés les premiers inscrits, nous continuerons ainsi jusqu'à ce que tout le monde soit servi.*



### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
UN HOMME INDISPENSABLE (1<sup>re</sup> partie), par MARIE  
AYCARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.  
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Les petites blondes coquettement ruchées sur les capotes de crêpe, de satin et de velours, ont fait invasion dans nos toilettes de bal, où elles ne font pas moins bon effet.

Ce qu'il entre de blonde dans une garniture de robe est inimaginable! Les plus jolies robes sont à deux

jupes de tulle : la première, celle de dessous, en tulle de Lyon, parce que ce tulle, étant plus ferme, soutient bien la jupe de dessus, qui est en tulle-illusion. Il est toujours nécessaire pour des robes garnies d'avoir la première jupe en tulle de Lyon : donc la première jupe de tulle est ornée de quinze à vingt rangs de petits volants en blonde large de deux à trois centimètres ; — la seconde garnie de dix à quinze rangs, soit au bord d'une jupe droite, soit au bord d'une jupe taillée au bord en grandes



dents. Le corsage a la pièce de devant couverte de ces mêmes petits volants. La berthe, qui vient l'encadrer en descendant en pointe jusqu'au bas de la taille, est aussi couverte de volants. Les petites manches en sont entièrement couvertes. Rien n'est plus léger que ce genre de robe de bal, lequel a beaucoup de succès.

Ces blondes se posent aussi sur deux jupes de crêpe crêpé.

On garnit des volants de robes de tulle ou de crêpe de petits volants en blonde; c'est-à-dire qu'une robe de bal, soit en tulle, soit en crêpe, peut avoir à sa première jupe un haut volant presque entièrement couvert de ces petites blondes. Sur la seconde jupe, les blondes sont posées au bord, où elles sont posées en montants encadrés d'un ruban, deux ou trois rangs de chaque côté du ruban, le ruban terminé au bas par un nœud à bouts et sans bouts; cet ornement posé de distance en distance, au nombre de huit ou neuf rubans. Le corsage est pareil à celui décrit ci-dessus.

Il est inutile de dire que les robes garnies de belles dentelles se portent toujours beaucoup; d'ailleurs le mélange de la dentelle avec les bouillonnés de tulle a rendu ces garnitures entièrement nouvelles. Madame Quillet (1) a fait de ces robes de véritables petits chefs-d'œuvre de goût et d'élégance!

La dentelle ne saurait passer de mode, pas plus que les cachemires: il n'est pas de beau coffret de mariage sans l'une et sans les autres.

Nous étions l'autre jour dans les magasins de dentelle des *Fabriques françaises et belges*, au coin du boulevard et de la rue Vivienne, où nous avons vu faire choix d'une garniture de volants de robe, garnitures de corsage et de manches, puis une magnifique écharpe en application de Bruxelles. Ces achats étaient destinés à une jeune mariée. On y a joint des sous-manches en application et un voile noir en dentelle de Chantilly. On parlait bien d'y mettre aussi une garniture de mantelet ou de pardessus en dentelle noire; mais cette emplette a été remise au printemps, pour la laisser faire au choix de la jeune femme, qui viendra dans ce même magasin chercher les formes les plus nouvelles adoptées par les femmes élégantes de Paris.

Le chapeau en chenille inventé par M. Guernecher (2) est à grand succès, succès qu'il mérite, car il est fort élégant: cette fine chenille formant dessins de dentelle fait bon effet sur son transparent de satin; c'est une nouveauté qui sera longtemps recherchée par les femmes du monde; les plumes en sont le plus joli ornement.

Nous avons annoncé dernièrement un livre

très-utile pour aider à conserver la beauté: *la Médecine du visage*, par M. Debay (4); ce même M. Debay, auquel les femmes reconnaissantes devraient élever des autels, chimiste distingué, vient de trouver une teinture pour les cheveux dans laquelle il n'entre aucune des nuisibles substances qui font des teintures connues une véritable calamité: outre que les cheveux teints sont fort laids, la chaux les brûle et les rend rouges, tant qu'on a des cheveux, car ils s'en vont vite à ce régime!

La teinture de M. Debay nourrit au contraire les cheveux, les fait pousser, et ils sont souples comme des cheveux sans teinture: ils n'ont pas cette nuance noire et dure qui fait reconnaître les cheveux teints; ils peuvent être châtain-clair ou foncé.

M. Debay a déposé sa teinture chez M. Pâris, coiffeur, passage Choiseul, lequel en fait l'application; cependant tout le monde peut la faire avec l'explication qui accompagne les flacons de teinture, et l'on peut dans ce cas acheter les flacons chez M. Pâris.

Il est impossible, dès qu'il est question de modes de soirée, de bal, d'oublier les jolies coiffures des demoiselles Romain (2): rien de plus frais, de plus jeune et de plus coquet, que les coiffures créées par ces demoiselles, soit en blonde avec fleurs, soit en velours orné de fruits ou de passementerie d'or.

Nous citerons de charmantes coiffures simples en petit ruban de velours:

— Une, très-élégante, en large ruban de velours grenat tombant en plusieurs grands nœuds de chaque côté de la tête, avec des rangs de perles en or tombant aussi presque aussi bas que les velours;

— Des coiffures en blonde avec demi-guirlandes se terminant de chaque côté par de grandes branches flexibles destinées à accompagner les bandeaux bouffants, bien qu'elles tombent derrière.

Ces demoiselles montent aussi des guirlandes de marabouts mouchetés d'or. Ces guirlandes vont bien avec les robes lamées ou à semis d'or.

N'oublions pas leurs jolies capotes à grosses coulisses formant rivière ou grandes dents sur le milieu de la passe, capotes qui sortent de la mode un peu vulgaire des capotes à coulisses.

#### MODES D'HOMMES.

Dès qu'il s'agit de modes d'hommes, il nous faut citer Humann (3), qui a le privilège exclusif d'habiller les élégants. Prenons donc le costume

(1) Chez Masson, libraire, rue de l'Ancienne-Comédie, 26.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

(3) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.



du tailleur en vogue à toutes les heures de la journée et du soir.

*De midi à six heures.* — Lorsqu'un homme du monde sort des mains de son coiffeur, il met un pantalon de fantaisie à carreaux, un gilet croisé écossais, mais fait à châle, — une petite redingote noire à boutons de nacre noire, — un ample paletot et un cache-nez en chenille double qui, plus ou moins roulé autour de son cou, doit l'abriter du froid. Son chapeau, une canne à la main complètent sa toilette. Il peut alors sortir de chez lui et diriger ses pas vers le boulevard des Italiens, il est convenablement habillé. Mais lorsque vient trois heures, s'il a une visite à faire, il doit prendre des étoffes à carreaux beaucoup plus petits, quitter sa redingote pour une plus habillée, et sa canne ornée de glands pour une canne à pomme de fantaisie.

*De la toilette du dîner.* — Il est entendu que la toilette que nous venons de décrire plus haut suffit pour un dîner de famille. Mais pour une invitation quelconque, il faut être en habit, en cravate noir et non de couleur. En suivant une gradation croissante, on arrive jusqu'aux dîners officiels, qui exigent la toilette de bal.

*Toilette de spectacle.* — La toilette nécessaire pour le théâtre varie suivant le théâtre et la place qu'on y occupe. Le costume de visite du jour est très-convenable pour toutes les places de tous les théâtres, excepté pour les Italiens, l'Opéra, l'Opéra-Comique et les Français. Cependant à l'orchestre il peut encore se porter, avec addition de gants blancs ou de couleur tendre.

Donc, pour les grands théâtres, dans les loges et balcons, le costume de bal ou du moins l'habit avec une cravate noire sont obligatoires.

*Toilette du soir.* — Tout le monde sait de quoi se compose le costume d'un homme qui va en soirée ou au bal. Cependant nous dirons que les élégants évitent de mettre un gilet blanc et une cravate blanche. Un col anglais de satin noir est ce qu'ils choisissent pour porter avec un gilet blanc. Cette cravate est surtout très-bien en l'entourant d'un col de batiste blanche rabattu, sur lequel le nœud de la cravate produit bon effet.

Un fort joli gilet est un gilet noir ou de couleur foncée fait à châle. On place dessous un faux-gilet de piqué blanc, dont le châle bien pareil vient se rabattre sur celui du premier gilet.

Les bottines les plus commodess pour les danseurs sont toutes en casimir noir, à talons très-bas, à semelle très-fine et à petits bouts de pied carrés en cuir verni.

Nous avons parlé il y a quelque temps des formes de gilets, pantalons et habits; nous nous bornerons à citer encore la faveur dont jouissent, avec les cravates blanches, les gilets de fantaisie en velours ou en satin bleu, grenat, etc., à châle

de velours assorti, et les garnitures de boutons en or, en fer et en pierreries.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Chapeau de satin blanc doublé, bordé et orné sur la calotte de trois traverses de peluche large environ de quatre centimètres. Robe de popeline à corsage ouvert devant retenu par des traverses en velours au milieu desquelles est une petite boucle d'acier; le corsage est entouré d'une fronce à la vieille bordée de chaque côté par un petit velours.

Chapeau de chenille doublé de satin et orné d'une touffe de plumes. Redingote de velours à corsage fermé du bas par trois boutons doubles, comme les boutons d'habits d'homme: les boutons sont en pierres de couleurs entourées de perles.

Le fichu est à col et jabot de dentelle.

## UN HOMME INDISPENSABLE.

Dans un riche comptoir de la rue de Richelieu, qu'on appelait alors encore la rue de la Loi, M. Noisel, filateur opulent, dont la fabrique de cotons filés rivalisait avantageusement avec celle de MM. Richard Lenoir, Dufresne et C<sup>ie</sup>, si favorisés par le premier consul, était debout et penché sur son grand-livre, dont il examinait avec un sourire de satisfaction le *doit et avoir*; à quelques pas de lui, son commis Lambert sommeillait sur sa *main-courante*.

« C'est trop juste, pensa M. Noisel en tirant sa montre: il est minuit, le pauvre garçon travaille depuis sept heures du matin, il doit être fatigué. »

Et lui-même, cédant au besoin du repos, alla s'asseoir sur son fauteuil de cuir. C'était l'époque de la paix d'Amiens. La France sortait d'une révolution orageuse; elle respirait à peine, et acceptait cette paix, qui fut courte et trompeuse, comme l'augure d'un avenir plus tranquille et plus doux: le commerce renaissait, des relations nombreuses s'établissaient de toutes parts; le crédit et l'argent reparaissaient. M. Noisel avait profité mieux qu'un autre de ce rayon de soleil; son talent, son activité avaient doublé sa fortune, grâce à une nouvelle machine à filer dont il était l'inventeur et pour laquelle il avait un brevet du gouvernement. Ses produits étaient recherchés et se vendaient à un prix élevé; on disait les *cotons Noisel*, pour exprimer par cette seule épithète la finesse et l'égalité du travail. Il y a dans ce bas monde, pour chaque homme, une mesure de malheur et de prospérité qu'il ne dépasse pas. M. Noisel, assis dans son fauteuil et réfléchissant à sa fortune, crut en avoir atteint l'apogée: il était riche au delà de ses vœux, il était jeune encore, il avait à peine quarante-cinq ans: sa femme en



avait trente-huit et n'en accusait que trente; il l'aimait et en était aimé; son fils aîné, Jules Noisel, allait atteindre sa vingtième année; c'était un jeune homme inexpérimenté, mais dont les bonnes qualités réjouissaient déjà le cœur de son père; une jeune fille de dix-sept ans, mademoiselle Agathe, belle comme l'amour, complétait la famille de M. Noisel. C'était là des éléments de bonheur peu communs, surtout si l'on ajoute que l'avenir, grâce à un époux et à un père intelligent et soigneux, présentait des chances encore plus favorables que le présent et le passé. En groupant toutes les circonstances heureuses, comme un négociant groupe et réunit les chiffres de son bénéfice, M. Noisel fut effrayé de son bonheur, et il eut peur de mourir; non qu'il craignît la mort: si elle fût arrivée, il se serait endormi comme le convive rassasié d'Horace; mais il eut peur sa famille.

« Que deviendraient-ils tous, pensa-t-il, si je n'étais plus là? que deviendrait ma pauvre femme, qui m'aime, qui ne peut aimer que moi? elle finirait tristement sa vie dans un veuvage anticipé; pour elle plus d'amour, plus de joie, et, pour parler comme on le faisait sous l'ancien régime, les sombres cordelières des veuves remplaceraient les fraîches toilettes qu'elles portent aujourd'hui! Et mon fils!... cher enfant... jeté dans le monde sans le seul guide qui puisse le conduire et le soutenir, dans quels abîmes ne tomberait-il pas?... on égarerait sa jeunesse, on le ferait sortir des voies où moi seul je le maintiens; il serait perdu... Et ma fille!... je la connais, elle ne pourrait pas supporter d'être privée de son père; elle en mourrait... Qui ferait aller ma filature, grand Dieu! si, cette nuit, un accident imprévu m'enlevait de ce monde?... mes ouvriers mourraient de faim... tous ces braves gens qui vivent d'une industrie dont je suis l'âme ne pourraient plus subvenir aux besoins de leurs femmes et de leurs enfants! Qui ferait marcher mes métiers si je n'étais pas là? Et ce pauvre Lambert, qui dort d'un si bon cœur sur son pupitre, que deviendrait-il, lui aussi?... moi seul je puis supporter ses distractions, relever ses bévues et guider son intelligence obtuse. »

M. Noisel s'attendrissait ainsi sur le besoin que les autres avaient de lui, lorsque la porte de son comptoir s'ouvrit doucement, et son épagneul favori entra en remuant la queue et vint se jeter dans ses jambes.

« Et toi aussi, ajouta-t-il mentalement et en caressant le chien, tu ne pourrais pas te passer de moi, tu ne pourrais pas aimer un autre maître, mon pauvre Azor. »

Azor, qui était, en effet, fort bien traité par son maître, lui léchait les mains et semblait reconnaître ainsi la justesse de ses réflexions. Alors M. Noisel leva ses yeux au plafond faute de pou-

voir les lever au ciel, et il s'adressa à celui que Pope appelle si admirablement *father of all*, le père de tout et de tous.

« O mon Dieu, dit-il, conserve-moi, allonge mes jours, non pas pour moi, mais pour tout ce qui m'entoure, pour ces êtres que je conduis, que j'enrichis, que je rends heureux!... Songe, ô mon Dieu, que le coup dont dans ta rigueur tu détruirais ta créature frapperait en même temps une famille innocente, des centaines d'ouvriers laborieux, et rejaillirait même sur cet animal, œuvre, comme moi, de tes mains! »

En parlant ainsi, il caressait les oreilles soyeuses d'Azor.

« Tu vois bien, ô mon Dieu, ajouta-t-il encore, que je suis un homme indispensable, un homme qu'on ne peut pas remplacer. »

Après cette oraison jaculatoire, et qui le remplit de confiance en la Providence, M. Noisel se leva et alla réveiller son commis.

« Allons, Lambert, lui dit-il, vous avez assez travaillé, mon ami, il est temps d'aller vous coucher. »

Lambert se frotta les yeux, s'étira :

« Eh! eh! qu'y a-t-il?... j'y vais, monsieur, j'y vais. »

Le manufacturier et le commis quittèrent le comptoir, et le premier gagna sa chambre à coucher, tandis que le second grimpa dans sa mansarde.

Le lendemain, M. Noisel prit sa place accoutumée au déjeuner de famille, frais, dispos et bien portant. La Providence l'avait exaucé; elle avait compris qu'il était un être indispensable, et elle l'avait laissé vivre; elle lui suscita cependant une affaire qui devait compromettre sa tranquillité. Il reçut de Benarès, la ville sainte des Hindous, une lettre qui lui apprit qu'un M. Stevenson, qui lui devait une somme considérable, était atteint d'une maladie de foie et n'avait plus guère qu'un an à vivre. La lettre avait quatre mois de date; M. Stevenson, lorsque Noisel reçut cette nouvelle, ne devait plus compter que sur huit mois d'existence. Que faire?... renoncer à une somme importante?... ce n'était ni raisonnable, ni juste: un père de famille n'a pas le droit de négliger des sommes légitimement dues et qui doivent faire partie de l'héritage de ses enfants. Envoyer quelqu'un?... la chose était impossible: les titres de M. Noisel n'étaient point en règle, et, dans l'affaire dont il s'agissait, il avait donné beaucoup à la confiance dont les négociants ont l'habitude de faire usage dans leurs transactions. Stevenson ne payerait pas à un tiers, mais il le payerait lui, Noisel, qui lui rappellerait des paroles données et des services rendus; il fallait donc partir et même se hâter. D'un autre côté, M. Noisel était indispensable à Paris, comme il l'avait dit la veille à Dieu lui-même. Il réfléchit beau-



coup, il hésita longtemps, enfin il se décida à partir :

« La mort, se dit-il, est un départ sans retour ; il n'en est pas de même d'un voyage, heureusement : on revient. Ici, il s'agit d'une absence d'un an, pas davantage ; c'est beaucoup, sans doute, mais la force d'impulsion que j'ai donnée à ma famille, à mes ouvriers, à mes affaires, suffit pour faire tout marcher pendant un an et au delà... Je réglerai tout avant que de partir ; ma femme et mes enfants sauront ce qu'ils auront à faire tous les mois, toutes les semaines, tous les jours ; je mâcherai pour tout un an la besogne de mon commis et de mes contre-maitres ; mes instructions les conduiront tous comme par la main. Que deviendraient-ils sans cela ? Absent, mon souvenir les animera tous. Et, à mon retour, on aura filé la quantité de coton que j'aurai fixée, ni une livre de plus, ni une livre de moins ; vendu le nombre exact de marchandises que j'aurai destinées à la vente. Je sais bien, ajoutait-il en lui-même, que mon amour manquera à ma femme, mon amitié paternelle à mes enfants ; mais la vie est toujours mêlée de quelques douleurs, et, grâce au ciel, ce ne sont que les plus légères qui nous sont réservées. »

M. Noisel était le maître chez lui ; on croyait à ses paroles comme à celles d'un oracle : il fit donc comprendre à tout le monde la nécessité de son voyage, et il partit baigné des pleurs de sa femme et de ses enfants ; il s'embarqua au Havre sur un joli petit brick, le *Jeune Consul*, qui faisait voile pour Calcutta. C'était un bâtiment neuf, commandé par des officiers expérimentés, et très-fin voilier. Le commencement du voyage fut heureux ; on filait je ne sais combien de nœuds à l'heure ; on naviguait à pleines voiles vers ce pays singulier où on adore les crocodiles, et où de jeunes femmes se brûlent en cérémonie sur le corps de leurs vieux époux ; encore quelques semaines, et M. Noisel allait boire l'eau du Gange et faire ses ablutions dans ce fleuve sacré, ni plus ni moins qu'un Brahmine. La mer cependant finit par se lasser de sa tranquillité : les vents se déchaînèrent ; les vagues, soulevées, battirent avec violence les flancs du *Jeune Consul*, qui, trop faible pour résister à des assauts sans cesse répétés, perdit d'abord son grand mât, puis son gouvernail, puis son mât de perroquet, et enfin toutes ses voiles.

« Monsieur Noisel, dit tranquillement le capitaine au négociant de Paris, il paraît que le *Jeune Consul* va sombrer ; préparons-nous, comme disent les matelots, à boire à la grande tasse. »

M. Noisel leva les yeux au ciel ; il pria, non pas pour lui, il ne craignait pas la mort, mais pour sa famille, à laquelle il était indispensable. Au même moment un coup de tonnerre mit le feu au vaisseau, une vague brisa ses flancs, et le

*Jeune Consul* disparut dans l'abîme pour ne plus reparaitre. M. Noisel perdit d'abord tout sentiment : quand il revint à lui, il était sur un débris de mât que, par un sentiment instinctif, il tenait étroitement embrassé ; il leva la tête au-dessus de l'eau ; tout avait péri : capitaine, officiers, matelots ; le vaisseau avait disparu, lui seul était encore vivant. Il reprit un peu de courage, et jeta les yeux autour de lui : l'orage s'apaisait, et il aperçut à quelque distance un vaisseau qui avait mieux résisté à la tempête que le *Jeune Consul*. M. Noisel détacha alors sa cravate brodée, hélas ! par sa femme, et il s'en fit un signal en l'élevant au-dessus des flots. Une chaloupe vint le recueillir, on le transporta à bord d'un vaisseau anglais, et il parut devant le capitaine. Après avoir décliné sa qualité de manufacturier français et raconté les circonstances de son naufrage, M. Noisel ajouta :

« Que je suis heureux d'être tombé entre les mains d'un peuple ami, qui me donnera les moyens de gagner Benarès, et de revoir mon ami Stevenson et plus tard ma famille ! »

— Je suis très-philanthrope, lui dit gravement le capitaine anglais, et, comme tel, membre de la société philanthropique de Londres, qui me donnera une médaille d'encouragement pour vous avoir sauvé la vie ; mais en même temps je suis Anglais et capitaine au service de Sa Majesté britannique, je vous regarde comme un chien de Français *by God*, et vous êtes mon prisonnier.

— Votre prisonnier ! s'écria M. Noisel, mais nous sommes en paix !...

— C'est ce qui vous trompe : vous êtes un négociant français qui allez établir des relations commerciales dans l'Inde, et Sa Majesté britannique ne veut pas le souffrir, l'Inde est aux Anglais ; la paix d'Amiens est rompue, et, si votre brick n'eût pas été détruit par la tempête, je l'aurais coulé à fond. »

La paix d'Amiens n'était rompue que dans la pensée du ministère anglais ; mais les Anglais, suivant leur coutume, commençaient les hostilités avant la déclaration de guerre. Le capitaine philanthrope donna l'ordre de traiter M. Noisel comme un matelot et de l'employer à la manœuvre.

« Dieu me protège, pensa le malheureux manufacturier, il me conserve la vie ; il sait combien elle est nécessaire. »

On arriva sans nouveau naufrage à Calcutta, ville superbe, peuplée de pagodes magnifiques et dont le jardin botanique est peut-être le plus beau du monde, à ce que disent ceux qui l'ont vu. M. Noisel n'eut pas cet avantage : le capitaine qui l'avait si loyalement fait prisonnier le vendit ou le confia à un Sike, chef d'une tribu qui habitait les environs de Delhi, à quelque cinquantaine de lieues des monts Himalaya ; celui-ci le mit sur un chameau et lui fit prendre le chemin de sa demeure. M. Noisel ne pouvait parler que par si-



gues, car le Sike ne connaissait que l'indostani, langue grossière, mélange informe de persan et de sanscrit; on côtoya Benarès sans y entrer; on traversa des jungles, demeure des tigres, et le Sike arriva enfin dans sa tribu, ramassis de voleurs qui vivaient du produit de leur chasse et de leurs rapines. Le maître de M. Noisel s'appelait Bessir; il prenait le titre de rajah; c'était un grand chasseur; il tuait cinquante ou soixante tigres tous les ans, et voici à quoi il employait son esclave: il le faisait monter derrière lui sur son éléphant, et, quand le tigre blessé voulait prendre son ennemi en queue, la charge du Parisien était d'être mangé à la place de l'Indou; chaque pays a ses usages. M. Noisel vit de très-belles chasses; quand il sut assez d'indostani pour s'exprimer dans la langue, il demanda la faveur d'écrire à un ami qu'il avait à Benarès. Cette permission lui fut accordée. M. Noisel écrivit à M. Stevenson, il le conjura de le tirer de la position fâcheuse où il était, exposé à chaque instant à être mangé par un tigre, tout cela à cause de la philanthropie d'un capitaine anglais. Il joignit à sa lettre d'autres lettres qu'il le pria de faire passer à sa famille. Un Sike fut chargé de porter la missive à Benarès; ce Sike, d'un naturel très-superstitieux, imagina, en voyant des caractères inconnus, que la lettre de l'esclave européen devait être un amulette très-puissant contre les tigres, et il la déposa au milieu des jungles, à l'embouchure d'un fourré très-dangereux; ensuite, au lieu d'aller à Benarès ou de retourner auprès de Bessir, il s'associa quelques bandits tels que lui, et il chassa le tigre pour son compte. Dans ce temps-là l'homme indispensable faisait son dangereux métier et était égratigné une fois la semaine par des tigres que Bessir tuait presque toujours à propos, car c'était un chasseur très-adroit.

Le lotus, cette plante qui fit oublier leur chère Ithaque aux compagnons d'Ulysse et que nous appelons le nénuphar, croît abondamment dans l'Inde; mais tout le lotus de l'empire du Grand-Mogol n'aurait pas fait oublier à M. Noisel ce qu'il avait laissé en France: il était jaune comme un coing, il maigrissait; il était devenu tellement diaphane, qu'il aurait été pour un tigre une proie insuffisante. Comme il était parvenu à parler couramment l'indostani, il fit comprendre à Bessir qu'il allait mourir et qu'autant valait le conduire à Benarès, où il payerait une bonne rançon. Bessir refusait toujours, « parce que, disait-il, monsieur Noisel lui portait bonheur. » En effet, le Parisien l'accompagnait à la chasse depuis plus de deux ans, et il n'avait pas été mangé, ce qui ne s'était jamais rencontré: avant M. Noisel, les tigres consommaient au rajah sike un homme tous les deux mois. Cependant, comme le malheureux se mourait, Bessir se décida à le vendre, et M. Noisel, bien accompagné, partit pour la ville sainte.

« Dieu soit loué! se dit-il, Stevenson me fournira le moyen de regagner la France, et je donnerai à ma famille et aux miens l'aide et le secours dont ils ont besoin. »

Une idée fâcheuse le tourmenta durant le voyage: Stevenson avait une maladie de foie depuis deux ans et demi auparavant; on ne lui donnait plus que huit mois à vivre... il devait être mort depuis plus d'un an! M. Noisel entra en frémissant dans Benarès: car si l'Anglais était mort, si Bessir ne touchait pas une bonne somme d'argent, il ne restait au malheureux qu'à mourir ou à retourner dans les jungles se faire manger par les tigres. Mais la Providence n'abandonnait pas M. Noisel; malgré les pronostics de la médecine, M. Stevenson était vivant.

Les deux amis s'embrassèrent en pleurant de joie. M. Stevenson, homme vénérable et qui n'était pas philanthrope comme le capitaine anglais, donna d'abord au chef sike beaucoup d'argent pour la rançon de son ami; il rendit ensuite à M. Noisel la somme considérable qu'il lui devait.

« Quel bonheur, lui disait ce dernier, que vous ne soyez pas mort! Vous voilà frais et vermeil, vous n'avez donc pas eu une maladie de foie? »

— Au contraire, répondit M. Stevenson, mais je l'ai guérie.

— Et comment cela?

— Grâce au remède le plus souverain que Dieu ait donné à l'homme, grâce au calomel! »

Les Anglais ont la plus grande confiance au calomel, et ce spécifique en tue beaucoup: ceux-ci n'ont garde de se plaindre; ceux qu'il guérit ou du moins qu'il ne tue pas proclament sa toute-puissance. M. Stevenson était des derniers; il écouta avec une grande compassion le récit des infortunes de M. Noisel, qui ajouta:

« Puisque vous n'êtes pas mort, mon cher ami, j'ai à me plaindre de vous: comment ne m'avez-vous pas tiré de l'enfer ou j'étais? pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre? »

— Je n'ai point reçu de lettre, » dit M. Stevenson.

Il était évident que le Sike n'avait point rempli son message, et que, par conséquent, madame Noisel était depuis deux ans et demi sans nouvelles de son mari.

(La suite au prochain numéro.)

MARIE AYCARD.

## GAUSERIES.

\* On sait que Frédéric Lemaitre doit jouer le rôle principal dans la tragédie de M. de Lamartine *Toussaint-Louverture*.

Le grand comédien vient de passer une semaine à Mâcon pour prendre des indications auprès du poète.



Monsieur Frédéric, lui a dit l'illustre auteur des *Méditations*, un comédien véritable ne doit négliger aucun moyen de s'identifier avec le personnage qu'il doit représenter. Pour bien jouer un nègre, il faut se faire nègre.

Talma, quand il jouait *Othello*, se barbouillait la figure avec du noir de fumée quelques minutes avant le lever du rideau, et tout était dit. Aussi quel mauvais nègre que Talma ! Je l'ai vu, moi qui vous parle, et j'en ai été vraiment humilié pour lui. Talma manquait complètement de couleur locale.

A votre place, monsieur Frédéric, je n'hésiterais pas à me faire peindre en noir dès aujourd'hui.

Je mettrais des boucles à mes oreilles.

Je me ferais créper les cheveux.

Un autre vous conseillerait de passer jusqu'au tatouage et jusqu'au percement des narines ; je ne suis pas si exigeant : quelques incisions aux joues suffiront. Vous savez que tous les nègres ont les joues balafrees.

Il me semble indispensable, par exemple, pour bien rendre la colère et la passion qui remplissaient Toussaint-Louverture, que vous vous fassiez fustiger. Toussaint subit dix ou douze fois cet odieux supplice dans sa vie ; une soixantaine de coups de fouet vigoureusement appliqués doivent suffire à un homme intelligent comme vous. Ne manquez pas de vous les faire appliquer.

Toussaint-Louverture croyait aux sorciers. Il serait peut-être bon que vous allassiez de temps en temps vous faire dire la bonne aventure chez la nécromancienne qui a pris la suite de mademoiselle Lenormand.

Les nègres, en général, ne détestent ni la boisson, ni la danse. Mettez-vous au tafia, et prenez un professeur de bamboula.

Toussaint-Louverture fut domestique. Pour m'identifier de plus en plus avec mon personnage, j'entrerais pour deux ou trois mois chez quelque planteur. Vous en trouverez plus d'un à Paris qui sera charmé de vous prendre à son service et de vous traiter selon les usages des colonies. Vous aurez soin de stipuler cette condition avant d'entrer chez lui. Or, comme selon toute probabilité vous ne savez

Ni battre les habits,

Ni cirer les bottes,

Ni essuyer les meubles,

Ni éventer les gens,

Ni donner à manger aux perroquets,

il est certain que vous recevrez journellement une quantité de taloches suffisantes pour vous exaspérer contre les blancs, et vous monter au diapason convenable le jour de la première représentation.

Si Hoffmann ou Geoffroy avaient donné ces conseils à Talma, quel *Othello* il eût fait ! Suivez mes conseils, monsieur Frédéric, et vous verrez que vous vous en trouverez bien.

Frédéric Lemaitre est de retour à Paris depuis quelques jours. On ne dit pas s'il s'est strictement conformé aux instructions de M. de Lamartine.

\* Depuis que la loterie de la statue d'argent est tirée, on songe de toutes parts à la remplacer par des tombolas d'un nouveau genre.

C'est ainsi que la Société des gens de lettres organise sans bruit une loterie poétique destinée à rapporter 450,000 fr. à la littérature contemporaine.

La base de cette opération littéraire est formée par un album phénoménal, où tout homme de lettres vivant a laissé tomber une phrase ou un vers, où toute illustration politique a mis sa signature, où tout grand peintre a tracé un médaillon ou bien une vignette.

On va jusqu'à dire que cet étrange recueil renferme un autographe du sultan Abdul-Medjid.

Toutefois, il est une célébrité politique et littéraire dont le nom manque encore à l'heure qu'il est dans la merveilleuse collection.

Il s'agit du terrible adversaire des citoyens Pierre Le-

roux et Louis Blanc, du citoyen Proudhon, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Il y a quelques jours, une commission spéciale, ayant une magnifique feuille de vélin sous le bras, se rend en grande cérémonie à la prison de la Conciergerie, où se trouve l'auteur des *Confessions d'un révolutionnaire*.

On frappe à une cellule ; la porte s'ouvre. On aperçoit le citoyen Proudhon tel qu'il se révèle sous le crayon de Cham, avec ses lunettes et sa bouche satanique.

« Monsieur, dit un des commissaires, nous venons vous demander ce que nous ont accordé toutes les célébrités du jour, c'est-à-dire votre signature. Faites-nous le plaisir de signer, monsieur.

— Non, citoyen, répliqua laconiquement le socialiste.

— Mais tout ce qu'il y a d'illustre vous a donné l'exemple. Voilà Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Guizot, le général Cavaignac, M. Scribe...

— C'est comme si vous chantiez !

— Mais pourquoi refusez-vous ?

— Pourquoi ? Rien de plus simple : je ne veux pas contribuer à fonder une propriété. »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE. — *Les Porcherons*. — Le sujet du libretto appartient au genre primitif de l'Opéra-Comique. La pièce est une comédie d'intrigue, un peu débraillée, puisque les grands seigneurs et les grandes dames s'y mêlent aux ouvriers et aux filles du peuple, d'autant plus que la scène se passe aux Porcherons, cette guinguette illustre qui inspira tant de folies à la muse de Vadé.

Une jeune et adorable veuve, la marquise de Bryanne, veut suivre l'exemple de la du Barry, et aller aux Porcherons. Elle met dans sa confidence son amie, madame de Jolicour, et sa camériste, la petite Florine.

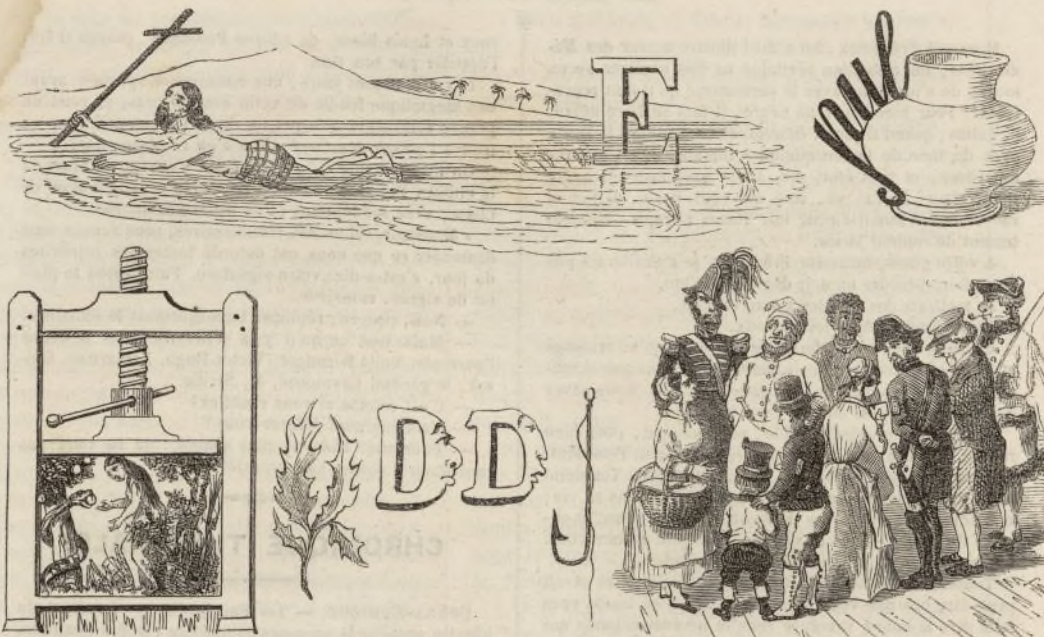
Cette marquise romanesque et fantasque est allée au bal masqué de l'Opéra, et elle a été enlevée... par qui?... par M. Desbryères, un riche Indien, acclimaté à la cour de Louis XV, plus riche et plus vicieux que quatre fermiers généraux. Mais un inconnu la délivra et disparut.

Au moment de partir pour les Porcherons, madame de Bryanne laisse chez elle Antoine, jeune ouvrier ébéniste. Voilà nos trois jeunes femmes folâtres, sous le costume d'ouvrières, au milieu des buveurs attablés aux Porcherons. Antoine est là aussi, et c'est lui qui les décide à danser. Madame de Bryanne, par l'adresse de Desbryères, est séparée de ses compagnes. Tout à coup, la scène change comme au théâtre, et madame de Bryanne se trouve dans un salon, seule avec Desbryères. Antoine vient la délivrer, comme à l'Opéra, et Antoine, c'est le chevalier d'Anceny.

M. Albert Grisar a jeté sur ce poème bouffon une profusion de mélodies vives et spirituelles. La partition, un peu froide au premier acte, devient par degrés plus brillante. Le troisième acte est richement parsemé de morceaux que l'auteur a écrits avec autant de verve que d'entrain. Il y a de la grâce, de la coquetterie, de l'élégance. On a remarqué et particulièrement applaudi une romance délicieusement chantée au premier acte par mademoiselle Darcier, un duo bouffe dit avec esprit par Sainte-Foy et madame Félix, un beau quatuor au deuxième acte, l'introduction du troisième acte et une chanson à boire que Bussine a chantée à ravir.

La pièce est jouée avec un merveilleux ensemble. Hermann-Léon, Mocker, Sainte-Foy, mademoiselle Darcier ont été surtout reçus avec une grande faveur. Le rôle de madame de Bryanne, le plus important de l'ouvrage, est pour mademoiselle Darcier une fort belle création. *Les Porcherons* vont prendre rang à côté des beaux succès que l'Opéra-Comique a obtenus depuis deux ans.





Explication du dernier Rébus

ON fête houe, J', ours fore malle se confessant, plaisir.  
(On fait toujours fort mal ce qu'on fait sans plaisir.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit érin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.